



Le sol se mit à vibrer. Le train s'ébranlait, signalant d'un coup de sifflet à te glacer le sang qu'il quittait la rive est de Budapest. Ce côté de la ville, Pest, portait vraiment bien son nom. C'était comme ça que les Faes de Buda, côté ouest, nous voyaient, nous, les Humains.

Des pestes.

De la vermine.

Des nuisibles.

Le crissement aigu des roues sur les rails vrilla l'obscurité. J'en eus la chair de poule. La nuit était froide pour une fin de printemps. Des lambeaux de brouillard s'élevaient jusqu'au garde-corps du pont. On aurait dit les suaires de morts sortis de leur tombe – fantômes errants en quête d'un peu de vie. Dans cette atmosphère cotonneuse, l'air glacé me lacérait les poumons. Mon cœur cognait de peur et d'excitation, duo qui me tapissait la langue du goût amer de l'adrénaline. Les phares d'une voiture trouèrent la brume d'une étrange luminosité. On était au cœur de la nuit, l'heure du crime. La silhouette filiforme du conducteur se refléta dans la vitre : on aurait dit la Grande Faucheuse au volant, roulant droit devant elle. C'était sa mission, franchir le pont sans faire de quartiers.

Le pont Marguerite était coupé en deux par une frontière invisible. Les Humains contrôlaient le côté Pest de l'île Marguerite et les Faes possédaient le côté Buda. Mais le pont n'était pas gardé, ce qui en faisait une cible privilégiée.

Les conducteurs de train étaient toujours sur le qui-vive à cause des gens comme moi.

Les voleurs.

Pour ma part, j'étais une voleuse de la pire espèce. Je ne volais pas pour épargner la pauvreté à ma famille ou par appât du gain. Je volais parce que j'en avais la possibilité. Pour l'excitation. Pour me confirmer combien j'étais douée à ce petit jeu. Certains auraient pu voir en moi une sorte de Robin des Bois moderne détroussant les nantis, Faes comme Humains, qui exploitaient les pauvres et les désespérés. Sauf que tout ça, c'était des conneries. Je volais parce que j'adorais cette sensation d'euphorie et le danger que ça injectait dans mon univers sous contrôle. J'étais hyper douée pour me faufiler dans la nuit, ce qui m'emplissait d'un sentiment que j'avais rarement l'occasion d'éprouver chez moi. La fierté.

Une partie des trains de nuit transportaient des voyageurs à destination de villes et de pays étrangers. Les autres convoaient des marchandises qu'ils allaient charger en zone neutre avant de repartir pour Prague où les biens seraient échangés ou vendus. L'argent, bien sûr, filait droit dans les poches de ceux dont la fortune était déjà indécente.

— À dix, on y va, murmurai-je à Caden qui avait ramassé sa haute silhouette à côté de moi, derrière une boutique de souvenirs décrépite.

Ça faisait belle lurette que la ville n'attirait plus les touristes. L'époque où Budapest prospérait grâce aux voyageurs et aux devises étrangères était révolue. Tout ça avait pris fin le jour où j'étais née. Ma naissance n'avait pas seulement tué ma mère, elle avait également signé l'arrêt de mort de millions d'Humains ainsi que du monde tel qu'ils le connaissaient. Mon arrivée sur Terre avait marqué le début de la fin pour ce pays.

Depuis ce jour, je vivais avec ce poids sur les épaules.

— À huit.

Telle une lionne progressant furtivement vers sa proie, je me rapprochai de ma cible, me fondant dans l'obscurité grâce à ma tenue sombre. J'avais ramené ma longue chevelure noire sous un bonnet et, lorsque je rabattis ma cagoule, seuls mes yeux et ma bouche restèrent visibles. Je portais un couteau à la hanche. Je ne m'en étais encore jamais servi, je ne l'avais même pas dégainé dans le feu de l'action. En effet, mon talent ne se déployait pas dans l'attaque frontale, mais dans l'effraction en douceur, façon fantôme. Les conducteurs de train n'y voyaient que du feu. Le temps qu'ils se rendent compte que leur convoi avait été pillé, j'avais regagné mon lit depuis longtemps.

Dans ma catégorie, j'étais la meilleure : mon don pour l'approche furtive faisait des miracles, j'agissais littéralement au nez et à la barbe des gens. Cette habileté me valait l'admiration et le respect de Caden. J'étais de taille moyenne, mais des années d'entraînement avaient sculpté ma silhouette. Menue et tonique, j'étais capable de me faufiler tel un chat efflanqué dans les endroits les plus exigus.

— Cinq, chuchotai-je en transférant mon poids sur mes orteils, prête à bondir.

— Brex, murmura Caden.

Émoustillée par son souffle sur mon oreille, je quittai une seconde le train du regard, attirée par ses lèvres, tandis qu'il abaissait sa cagoule sur sa mâchoire bien dessinée.

Je me raclai la gorge, troublée par sa bouche toute proche, et tournai la tête.

— On ne peut plus reculer, Markos.

S'il m'avait appelée par mon diminutif, Brex, j'avais fait exprès d'employer son nom de famille afin de réprimer le trouble qui menaçait de rompre le fragile équilibre entre mon meilleur ami et moi. Caden et moi étions inséparables depuis notre plus tendre enfance, époque où les différences entre filles et garçons ont *nettement* moins d'importance.

En ce temps-là, je n'avais pas encore envie de ses lèvres sur les miennes et de ses caresses sur ma peau.

— Ce n'est pas la première fois qu'on le fait, le raisonnai-je.

— Je sais, mais si on se fait choper... Mon père...

Caden secoua la tête. Sous la cagoule de ski, je devinai ses traits séduisants et ses cheveux soyeux. Au soleil, ils avaient la riche couleur de la terre grasse et tiède, comme celle qu'on trouve dans le désert, émaillée d'étincelles brun orangé dans lesquelles je mourais d'envie de glisser les doigts.

Le train épousa la courbe des rails qui le menaient vers le pont Marguerite. Il mettait deux minutes et vingt secondes pour le traverser de bout en bout. Il fallait qu'on s'élançât avant que la motrice ait atteint l'autre rive.

Le côté fae.

Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine : « Espèce d'idiote ! » martelait-il en morse. D'accord, j'étais douée, et même exceptionnelle, mais... et si jamais il y avait un pépin ? Si nous nous faisons capturer par les Faes ? Repoussant cette pensée, je pris mon élan – les derniers wagons s'engageaient sur la voie.

— *Go !*

La tête rentrée dans les épaules, je sprintai vers l'arrière du train, gagnant en vitesse au fur et à mesure que mes jambes se détendaient. Les voitures de passagers étaient en tête de train, les wagons de marchandises à la queue, pour des raisons pratiques. Une fois à Prague, on pouvait les détacher en laissant les voitures de tête poursuivre leur trajet.

Je sautai sans bruit sur le marchepied du dernier wagon et m'écartai pour que Caden puisse grimper à son tour.

Ses bottes cognèrent contre le métal tandis que ses mains agrippaient les poignées. Sous sa cagoule, il ruisselait de transpiration. Je sortis mon gadget fae de prédilection : un rossignol très high-tech que j'avais piqué au quartier général, dans le local du matériel confisqué. Sa magie crochetait sans

effort toute sorte de serrures, ce qui en faisait un outil illégal qu'on ne pouvait se procurer qu'au marché noir.

Caden se hissa à son tour sur le marchepied, déplia son mètre quatre-vingt-trois et remit dans ma poche arrière le rossignol qui avait accompli son office. Il tira sur la poignée, nous donnant accès au wagon.

C'était la cinquième fois que nous attaquions un train. Caden tentait de me dissimuler que ce genre de distraction lui fichait une trouille bleue. Quand je lui exposais un projet, il ne se défilait jamais, ne cherchait jamais à me dissuader, mais son expression tendue trahissait ses craintes. Néanmoins, pour rien au monde Caden Markos n'aurait avoué sa peur ou flanché devant l'obstacle.

Son père ne tolérait aucune faiblesse de sa part.

Il tapota le cadran de sa montre.

— Tu as une minute quarante. Top ! Vas-y !

Je hochai la tête et m'introduisis dans le wagon, sachant exactement où chercher – les manutentionnaires faisaient rarement preuve d'inventivité dans le rangement des caisses. Ils se fichaient sûrement pas mal de ce que devenait la marchandise une fois qu'elle avait quitté les entrepôts. De toute façon, ils ne verraient jamais la couleur de l'argent que généraient ces transactions.

Le sang cognant aux oreilles, j'allai droit vers les caisses susceptibles de contenir des drogues douces et des produits pharmaceutiques imprégnés de magie. Les drogues dures étaient au tableau des substances illicites dans la quasi-totalité du monde occidental – les Nations unifiées, comme on l'appelait depuis que Lars, le roi de la Cour de l'Hiver, et Kennedy, la reine de la Cour de l'Été, régnaient sur tous les pays qui le composaient. Mais ici, tous les coups étaient permis, du moment que ça rapportait de l'argent. Cette saloperie se revendait des millions au marché noir, au profit des plus riches et des plus puissants personnages du coin.

Mon contact au sein des FDH – les Forces de défense humaines – m’aidait à en remettre une parcelle entre les mains de ceux qu’on faisait trimer dans les usines à sueur. Ensuite, libre à eux de dealer si ça leur permettait d’acheter des médicaments pour leurs enfants ou de payer le loyer de leurs taudis. Certains d’entre eux pensaient que le mystérieux héros qui attaquait les trains pour redistribuer le butin aux pauvres était une sorte de justicier – l’un des leurs.

Ils se trompaient sur toute la ligne.

Je faisais partie de l’élite, de ces Humains qui vivaient à l’intérieur de l’enceinte protégée de Léopold. Ce quartier fermé de douze pâtés de maisons était compris entre les ponts menant à l’ancienne artère Bajcsy-Zsilinszky, là où les FDH avaient élu domicile, dans l’ancien bâtiment du Parlement, côté Pest. Composées de riches et de hauts gradés, les FDH avaient pour principal objectif de renverser la suprématie fae. Pour ce faire, elles luttaient jour après jour contre leur magie, attisant la haine entre les deux côtés : le pays vivait dans un climat de guerre imminente.

Dans un camp comme dans l’autre, on se fichait pas mal de l’endroit où habitaient les pauvres, les voleurs, les meurtriers, les drogués et les espèces hybrides. Tous ignoraient ce territoire sans foi ni loi où vivaient les « sauvages » et qui rongeaient la majeure partie du côté Pest comme l’aurait fait la peste noire.

Mes doigts rencontrèrent le rebord d’une caisse. J’en arrachai le couvercle : à l’intérieur, d’énormes paquets de poudre de fée, cette cocaïne coupée de magie qui faisait planer les Faes et rendait les Humains accros au point d’être devenue le principal responsable des meurtres et des suicides.

Le quartier général des FDH défila à la fenêtre du wagon. Le splendide palais en pierre blanche, de style néogothique, se dressait vers le ciel, presque entièrement illuminé, symbole du glorieux passé de la ville.

Le train était à mi-chemin de l'île Marguerite, la bande de terre située au milieu du fleuve, il entra en territoire ennemi.

— Vingt secondes, chuchota Caden dans l'entrebâillement de la porte.

Il tourna la tête en pianotant nerveusement sur sa cuisse.

J'acquiesçai, bourrant de produits stupéfiants le sac à dos que je portais à l'épaule. Je me dirigeais vers la caisse suivante lorsque Caden siffla entre ses dents :

— Brexley ! On n'a plus le temps. Viens !

Il se retourna en tanguant vers le marchepied. Le bout du pont n'était plus qu'à quelques secondes.

Merde !

J'avais trop traîné.

— Hé là ! tonna une voix grave.

Un garde ferroviaire pénétra dans le wagon par la porte opposée. Son regard se posa sur moi et mon sac bourré de marchandises.

— Arrêtez !

Sa main vola vers son holster.

Se retrouver sous la menace d'une arme, c'est ennuyeux en soi. Mais quand en plus tu as déjà croisé celui qui la pointe sur toi au sein des FDH, ça devient carrément gênant. L'homme ne manquerait pas de nous reconnaître. Caden, en particulier. J'eus soudain l'impression que nos cagoules étaient en cellophane et que mon nom défilait en lettres lumineuses sur le fond noir de mon pull moulant.

En un clin d'œil, je me précipitai vers Caden, vers la sortie.

— Arrêtez ! cria encore le garde alors que nous jaillissions à l'extérieur.

Le vent siffla à mes oreilles, fouetta mes vêtements, mais ma peau était temporairement insensible au froid qui devait pourtant s'insinuer par toutes les mailles du tissu.

— Merde ! s'exclama Caden.

Le train venait de dépasser l'endroit où nous pouvions sauter sans danger. La panique m'étreignit.

— Arrêtez ou je tire !

Le garde, un blond trapu, fonçait sur nous, une main sur son arme, l'autre saisissant son talkie-walkie.

Mes poumons se contractèrent de peur. Dans quelques secondes, le train allait s'arrêter au poste de douane et de péage. La frontière fae n'était plus qu'à quelques mètres de nous.

D'un côté comme de l'autre, le vol était puni par la loi. Sévèrement.

— Qu'est-ce qu'on fait ? me demanda Caden d'une voix affolée. On a raté le moment de sauter. On est coincés !

— Putain !

Je regardai de droite à gauche, réfléchissant à toute vitesse. Le train ralentissait, il allait s'arrêter au poste de douane. Le garde ferroviaire n'était plus qu'à un mètre de nous. Il n'y avait qu'une seule solution, je le savais.

— Saute !

— Quoi ? glapit Caden.

Sans lui laisser le temps de protester, je lui pris la main et nous sautâmes du train en marche. Mes os craquèrent en heurtant le quai. Nous roulâmes violemment sur le béton et ma peau et mes muscles se mirent à brûler au contact de la surface rugueuse.

— Arrêtez ou je tire ! continuait de hurler le garde.

Sa voix porta jusqu'aux sentinelles faes qui étaient en faction sur le quai.

Elles firent aussitôt volte-face en dégainant leur arme.

Je me relevai à toute vitesse et tendis la main à Caden qui était toujours au sol.

— Vite !

Pan ! Pan !

Sous le sifflement des balles, nous filâmes dans la direction opposée, vers le côté Pest, mais le pont était bien trop long.

Même dans le noir, nous faisons des cibles faciles. De là où elles étaient, les sentinelles n'auraient aucun mal à abattre des voleurs de train.

— Caden !

Je lui tendis à nouveau la main.

— Tu me fais confiance ?

— Euh...

Il baissa la tête alors qu'une balle tintait sur le garde-corps métallique.

— Oui... Bien sûr.

— Alors...

J'enjambai la rambarde.

— Saute !

Il blêmit. Mais les balles recommencèrent à fuser au-dessus de nous et à son tour, il escalada le garde-corps.

— Pour ton info, Brex... (Il baissa les yeux sur le fleuve noir et glacé qui bouillonnait en contrebas.) La prochaine fois qu'on se fait une soirée, c'est moi qui choisis l'activité.

— Pas de souci.

Clac !

Une balle s'était fichée dans un pylône, tout près de nos têtes.

— *Go !* m'écriai-je en lâchant le garde-corps.

Plongeant dans les profondeurs glacées, je disparus dans le noir d'encre des eaux neutres.